

LA SEMAINE

REVUE RELIGIEUSE, PÉDAGOGIQUE, LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE.

Rédacteurs : C. J. L.-LAFRANCE, NORBERT THIBAUT et JOS. LÉTOURNEAU.

Vol. I.

SAMEDI, 10 DÉCEMBRE 1864.

No 50.

AVIS.

Quoique l'abonnement à notre journal soit payable d'avance, nous avons cependant jugé à propos de l'ex, édier même à ceux qui ont retardé de nous faire tenir immédiatement le faible montant de leur souscription (\$1,00). Nous avons l'espoir, toutefois, que ceux qui ont négligé jusqu'à ce jour de remplir leurs engagements envers nous, se feront un devoir d'y mettre ordre promptement.

L'ÉDITEUR-PROPRIÉTAIRE.

—0000000—

ORIGINES ET FORMATION

DE LA
LANGUE FRANÇAISE.

(Suite et fin.)

XXI.

Aux splendeurs du siècle où vécurent Philippe I et Philippe-Auguste, succéda le siècle non moins illustre de Saint-Louis. On peut dire que ces deux époques ont été pour la France ce qu'avaient été pour la Grèce le siècle de Périclès, et pour Rome, celui d'Auguste. Dans ce temps, dit un auteur, le mouvement des esprits se manifesta par des productions de l'art et par des faits qui, les uns et les autres, n'ont pas été surpassés. Non-seulement la religion et les arts s'étendirent partout en France, mais les lettres firent aussi de grands progrès. On en jugera par le morceau suivant, extrait des *Mémoires du sire de Joinville*. En même temps qu'on remarquera quel chemin a déjà fait la langue, on aura le plaisir de voir par cette citation quelle était la naïveté de ces temps, et combien la douceur de Saint-Louis était grande. Voici cet extrait :

“ Il (le roi) m'appela et me dit : “ Je n'ose vous parler à cause de l'esprit subtil dont vous êtes, de chose qui touche à Dieu ; et pour cela j'ai appelé ces frères qui sont ici, car je veux vous faire une demande.” La demande fut telle : “ Sénéchal, fit-il, quelle chose est Dieu ? ” et je li diz : “ Sire, ce est si bonne chose que meilleure ne peut estre.—Vraiment, fit-il, c'est bien répondu,

car cette réponse que vous avez faite est escripte en cest livre que je tieng en ma main. Or vous demandé-je, fit-il, le quel vous aimeriez mieux ou d'être lépreux ou d'avoir fait un péché mortel ?—Et moi, qui onques ne li mentis, li respondi que je aimerois mieux en avoir fait trente que d'être lépreux.” Et quand les frères s'en furent partis, il m'appela tout seul et me fit seoir à ses pieds, et me dit : “ Comment m'avez-vous dit cela ? ” Et je lui dis que je le disois encore, et il reprit : “ Vous respandez comme un fou mazard ; car il n'est si vilaine lèpre qu'un péchié mortel, parce que l'âme qui est en péchié mortel est semblable au diable ; c'est pour-quoi il ne peut y avoir lèpre si laide. Et bien est vrai que quand l'homme meurt, il est guéri de la lèpre du corps ; mais quand l'homme qui a fait le péchié meurt, il n'est qu'il ait en telle repentance que Dieu li ait pardonné. Aussi vous prie, fit-il, tant que je puis, que vous mettiez dans votre coeur, pour l'amour de Dieu et de moi, qu'il vult mieux que tout mal de lèpre ou autre ac-vienne à votre corps, plutôt que péchié mortel vienne à votre âme.”

XXII.

Si le quatorzième siècle est une époque malheureuse pour la France ; s'il rappelle les désastres de Crécy et de Poitiers, il faut avouer, néanmoins, que la guerre civile et la guerre étrangère n'empêchèrent pas le mouvement littéraire commencé deux siècles auparavant de prendre de l'extension. C'est alors, en effet, que parurent Guillaume de Lorris, Jehan de Meun, Franc Martin, Olivier Basselin, J. Froissard, Charles V, Machault, Christine de Pisan et Gerson. Ils ne sont pas tous célèbres au même titre. Froissard est, sans contredit, le plus remarquable de tous ces écrivains. Dans ses *Chroniques*, le premier de tous les écrivains français il se fait remarquer par une extrême clarté, et en général par les principales qualités de l'historien. Pour faire juger de l'état de la prose française à cette époque, nous reproduirons le morceau suivant, dû à la plume de Charles V, dit le Sage :

“ Les clercs ou la sapience (c'est ainsi qu'il nomme les gens de lettres) les clercs ou la